

# 1. Après les attentats, la littérature aux aguets

**Par Jean Birbaum, rédacteur en chef du « Monde des livres »**

LE MONDE DES LIVRES | 14.01.2015 à 15h58 • Mis à jour le 16.01.2015

Interrogé par une reporter du *Monde* lors de la marche républicaine du 11 janvier, à Paris, le comédien et metteur en scène Denis Podalydès a confié : « *Je pense à l'écrivain qui dira un jour ce que nous sentions dans une langue exacte.* ».

Nous étions nombreux à y penser, nous aussi, non seulement pour l'avenir, mais également au présent. A l'instant où Podalydès prononçait ces mots, l'équipe de votre supplément littéraire avait déjà pris contact avec plusieurs écrivains. Au téléphone, nous leur disions simplement : on ne peut répéter sans cesse que les livres sont dans la vie et parler aujourd'hui des livres sans évoquer ce que nous vivons ; vous dont la langue est le métier, aidez-nous à mettre des mots sur ces jours de sidération, ces moments d'effroi, ces protestations d'espoir ; écrivez donc un texte, une page, dix lignes, qu'importe, pourvu que vous nommiez les choses, à commencer par l'innommable.

Certains ont d'emblée refusé, expliquant que ce serait au-dessus de leurs forces. « *J'ignore ce que je pense de tout cela, je sais seulement que j'ai peur* », a soupiré une romancière à l'appareil. D'autres ont dit oui avant de constater que c'était trop dur pour eux, trop tôt en tout cas. Beaucoup, cependant, sont parvenus à faire front, à surmonter l'angoisse, la paralysie. JMG Le Clézio, Christine Angot, Abdellah Taïa, Camille Laurens, Russell Banks, Lydie Salvayre, Antoine Compagnon, Ismail Kadaré, Jakuta Alikavazovic, Kamel Daoud, Olivier Rolin, Hoda Barakat, François Morel, Karine Tuil, Sabri Louatah, Amélie Nothomb, Luc Boltanski : tous ont accepté la proposition. Qu'ils en soient remerciés.

Les textes qu'ils signent dans ce numéro spécial du « Monde des livres » font entendre une voix tour à tour révoltée, blessée, violente, bravache, intime ou ironique. Celle d'écrivains qui, face à la terreur, veulent maintenir l'écriture en vie. Chacune à sa manière, ces plumes rassemblent ainsi les énergies de ce que Pierre Pachet nommait naguère, dans un bel essai sur l'histoire et la littérature, une conscience solidaire, vigilante, une « *conscience férocement aux aguets* » (*Aux aguets*, Maurice Nadeau, 2002).

---

Les 12 textes que nous avons retenus ont été lus par

1. Birbaum	Martin Videcoq
2. Hoda Barakat	Fanny Videcoq
3. François Morel	Estelle Bressy
4. Olivier Rolin	Dora Thilly
5. Amélie Nothomb	Raquel Thiercelin
6. Kamel Daoud	Martin
8. Jakuta Alikavazovic	Geneviève Recubert
7. Sabri Louatah	Estelle
9. Lydie Salvayre	Raquel
10. Abdellah Taïa	Fanny
11. Antoine Compagnon	Geneviève
12. Le Clézio	Dora

## 2. La honte et le déni

**Par Hoda Barakat, Née à Beyrouth, Hoda Barakat vit à Paris depuis 1989.**

**Dernier ouvrage paru : *Le Royaume de cette terre* (2012).**

Je ne pouvais pas aimer la France. Je venais d'un pays détruit et je ne voulais pas en aimer un autre. Depuis que j'ai atterri ici, dans un lieu que je n'ai vraiment pas choisi, je cherche les failles et les déceptions. J'étais jalouse. Amère. Et je me plaisais dans mon ingratitude, me donnant l'illusion confortable de continuer à appartenir à mon pays puisque je ne le trahissais pas avec un autre.

Le confort de me sentir étrangère me dispensait de l'attachement. Je voulais continuer à écrire sur mon pays, le Liban. La France avait la fonction de la neutralité, du non-lieu, de la chambre en zone franche, loin, et de son judas, j'avais accès à l'autre. L'Aimé, le Perdu. L'unique.

Je me plaignais sans cesse. Je devais garder la cicatrice vive. Je critiquais les Français sans cesse, et me délectais de ce non-attachement, je le cherchais avec entêtement. C'était la garantie de ma liberté. Aimer, c'est risquer sa liberté.

La clameur arrivait jusqu'à mes fenêtres rue des Partants. Je repars en pleurs. Je me dis que je suis mal. Que c'est exagéré et que c'est inquiétant. Toute cette émotion ! Depuis mercredi midi, 7 janvier ! De tristesse ? Ou de honte ?

Pourquoi de honte ? Ces tueurs, je ne leur ressemble en rien, ce sont mes ennemis, ce sont eux qui m'ont chassée de mon pays et qui continuent de m'en tenir éloignée. Même quand ils crient *allah akbar*, la rage me prend et je me dis ils ont souillé ma langue, tout ce qui me reste de Là-bas.

Non, la honte d'avoir désiré leur mort. Je me piégeais, devant la télé, primitive et assoiffée de sang, je voulais qu'on les abatte. On, les Français ?

Honte certainement quand ils/on les ont/a abattu, parce que j'ai soudain vu, comme dans un flash, d'où ils venaient. De très près, mais loin.

De très loin.

En 1989, Beyrouth est en feu. L'affaire des *Versets sataniques*, une des premières grandes batailles, et nous, les gens de là-bas, nous l'avons perdue. Très vite, trop facilement. Je dirais par pudeur, par peur, et par bêtise.

2006, les manifestants contre les dessins « *blasphématoires* » de *Charlie Hebdo* terrorisent Beyrouth, saccagent des églises dans les quartiers chrétiens. Des mots de désolation, aucun procès. Aucune contre-manifestation dans aucun pays arabe. A Damas, pays du Baath laïque, deux manifestations pour brûler les deux ambassades danoise et norvégienne, pas une arrestation. Pas une contre-manifestation. Plus, pas un seul manifeste qui condamne, ouvertement, frontalement.

Avant Daech ou l'EI, les anathèmes, les fatwas, les expulsions, les procès contre les écrivains, professeurs d'universités et penseurs devenaient fréquents. Les homosexuels devenaient la première « lutte » sacrée pour assainir la Oumma. Dans Le Caire révolutionnaire... Et personne ne bouge. Etc. Etc.

Alors, ces dessinateurs français, mécréants et forcément des croisés...

La république des valeurs défaillante et coupable n'est pas la seule mère des tueurs. Ces mutants qui sont allés chercher un « sens à la vie » dans la terreur sont aussi nos orphelins. A propos, connaissez-vous le Yémen ? Croyez-vous qu'il existe une terre aussi belle que sa légende ?

La sagesse des aveugles n'arrange pas le temps des loups. Nous ne pouvons pas nous combattre parce que nous sommes depuis bien longtemps dans des trains, sur des rails parallèles, dans nos giron des lettres finies, mais nous n'avons plus d'adresse.

Une honte, comme une culpabilité non identifiée et lourde. De la place en bas de chez moi *La Marseillaise* n'a plus les mêmes mots. Je me sens moins étrangère, moins de « *sang impur* – bon – *abreuve les sillons* ». Pour ce qui est de mon déni et de mon désaveu de la France, on verra demain...

### 3. Le rire pour ne pas mourir

**Par François Morel, dernier ouvrage paru « Je veux être futile à la France », 2013**

C'est la dessinatrice Louison qui, la première, a réenclenché la machine à rire. Saint Pierre sur un nuage tagué, la clé du paradis à la main, l'air accablé : « *Ils ont déjà dessiné des attributs masculins partout...* »

Et puis, Patrick Pelloux en conférence de presse de *Charlie Hebdo* dans les locaux de *Libé*. A la question « *Qu'est-ce qu'on met dans le journal ?* », il répond, faussement négligent : « *Je ne sais pas, qu'est-ce qu'il y a dans l'actu ?* »

Et puis enfin, ce pigeon. Ce pigeon forcément inspiré par Charb et par Cabu, ce pigeon téléguidé par Wolinski, par Tignous ou par Honoré, ce pigeon nostalgique de Reiser et de Cavanna, ce pigeon lecteur de Bernard Maris, ce pigeon voltairien, hédoniste et sceptique, ce pigeon si français, si malpoli, si mal embouché, ce pigeon irrespectueux, irrévérencieux, franc-tireur, ce pigeon qui ne devait pas supporter cet unanimité suspect, englobant jusqu'à Ali Bongo et quelques autres chez qui, jusque-là, on n'avait jamais ressenti un militantisme tellement forcené concernant la liberté d'expression et la liberté en général, ce pigeon picoreur de curés qui, sûrement le matin même, avait découvert le logo « Je suis Charlie » sur l'écran de télévision tandis qu'était servie la messe du « Jour du Seigneur », ce pigeon, rétif à la solennité de circonstance, ce pigeon rebelle à l'esprit de sérieux, ce pigeon féroce iconoclaste, joyeusement vengeur, ce pigeon indocile, insoumis, ce pigeon provocateur, ce pigeon irresponsable balançant de la fiente sur le textile comme on jetterait de l'huile sur le feu, ce pigeon qui, au moment où François Hollande saluait l'équipe du journal satirique, s'est lâché grossièrement, copieusement, sur l'épaule du président, déclenchant le fou rire de Luz et de l'équipe survivante de *Charlie*.

Un rire sans doute nerveux mais libérateur. Comme lorsqu'on rit aux enterrements, c'est plus fort que soi. Parce qu'après le carnage, la violence, la désolation, les sanglots incontrôlables, la peine immense, le chagrin infini, le désespoir, l'envie de pleurer comme ça, parce qu'on se rend compte tout à coup qu'on ne reverra plus jamais un nouveau dessin de Cabu et que c'est triste à pleurer, à gémir, à hurler, il y a le rire. Le rire pour ne pas mourir. Le rire pour ne pas baisser les bras. Le rire pour se battre contre l'obscurantisme, la bigoterie, la connerie. Le rire pour défendre joyeusement ces notions qu'on ne doit jamais perdre de vue et qui sont sur les frontons de nos bâtiments officiels et insolemment mises en avant chaque semaine par les dessinateurs et les rédacteurs de *Charlie Hebdo* : Liberté, Egalité, Fraternité.

Merci pigeon !

## 4. Ce que « phobie » veut dire

**Par Olivier Rolin, dernier ouvrage paru : Le météorologue, 2014**

Ma voix, je le crains, sera quelque peu discordante dans le concert. Le besoin de se rassurer est immense. Je le comprends, mais je crois qu'il est vain. Ces odes qui montent de partout à l'unité nationale, à « nos valeurs » qui l'emporteront : je les trouve sympathiques, j'aimerais les partager, mais je n'y arrive pas. J'ai été ému, et le mot est faible, par la foule énorme, calme, accueillante, patriote au sens généreux du terme, au sein de laquelle je me trouvais dimanche 11 janvier. Ce peuple évoque celui des Trois Glorieuses que commémore la colonne de la Bastille, celui de la Commune, de la Libération, de Mai 1968, du 1<sup>er</sup> mai 2002, mais je crains qu'il n'ait que peu de chose à voir avec celui dont sont issus le « gang des barbares », les Merah, les Nemmouche, les violeurs de Créteil, les Kouachi, les Coulibaly.

Un écrivain n'a pas plus de légitimité que quiconque à analyser à chaud les drames qui laissent la société sidérée (il peut a posteriori en tirer des fictions – si j'étais un vrai romancier, je m'occuperais de ce personnage effarant d'Hayat Boumeddiene, mi-héroïne à quatre sous de télé-réalité, mi-mante religieuse à arbalète). Il peut en revanche s'intéresser au sens des mots qui prétendent dire les événements. « Islamophobie » est de ceux-là, il paraît que c'est un grand péché. Un peu de philologie élémentaire est peut-être utile. *Phobos*, en grec, veut dire « crainte », pas « haine » (*misos*). Si ce mot a un sens, ce n'est donc pas celui de « haine des musulmans », qui serait déplorable en effet, mais celui de « crainte de l'islam ». Alors, ce serait une grande faute d'avoir peur de l'islam ? J'aimerais qu'on m'explique pourquoi. Au nom de « nos valeurs », justement. J'entends, je lis partout que les Kouachi, les Coulibaly, « n'ont rien à voir avec l'islam ». Et Boko Haram, qui répand une ignoble terreur dans le nord du Nigeria, non plus ? Ni les égorgés du « califat » de Mossoul, ni leurs sinistres rivaux d'Al-Qaïda, ni les talibans qui tirent sur les petites filles pour leur interdire l'école ? Ni les juges mauritaniens qui viennent de condamner à mort pour blasphème et apostasie un homme coupable d'avoir critiqué une décision de Mahomet ? Ni les assassins par lapidation d'un couple d'amoureux, crime qui a décidé Abderrahmane Sissako à faire son beau film, *Timbuktu* ? J'aimerais qu'on me dise où, dans quel pays, l'islam établi respecte les libertés d'opinion, d'expression, de croyance, où il admet qu'une femme est l'égale d'un homme. La charia n'a rien à voir avec l'islam ?

Les croyants pacifiques, je voudrais qu'on ne doute pas un instant du respect que j'ai pour eux, d'autant plus grand qu'il leur est, j'imagine, difficile de se tenir à l'écart de cette folie mondialisée. Et j'aimerais passionnément croire qu'ils seront, que nous serons ensemble les plus forts. Mais, si l'on croit que les mots ont un sens, il faut cesser de dire que la terreur au nom d'Allah n'est le fait que d'une minorité infime sans rapport avec l'islam. Les propos les plus sensés que j'aie lus ces jours derniers, ce sont ceux d'un éducateur sénégalais dans *Libération*. « *Le refus des amalgames*, dit-il, *c'est très bien. Mais la fracture au sein de la société est telle que je la crois irréversible. Je côtoie des jeunes qui sortent de prison (...). Leur discours est haineux vis-à-vis de la France et de ses valeurs. Le combat séculaire pour la tolérance et la liberté est menacé par ces brebis égarées. Elles sont plus nombreuses que beaucoup semblent l'imaginer.* » Il y a quand même eu, paraît-il, des milliers de tweets « Je suis Kouachi ».

Une chose encore, non des moins graves : Ilan Halimi était juif, les enfants tués par Merah l'étaient, comme ceux que visait Nemmouche, comme le jeune couple attaqué à Créteil, comme les morts de la porte de Vincennes. L'antisémitisme est toujours abominable. Il est peut-être plus insupportable encore dans le pays qui a été celui de l'affaire Dreyfus et de la rafle du Vel' d'Hiv (entre autres). Quand je lis que des milliers de juifs français émigrent vers Israël parce qu'ils ne se sentent plus en sécurité ici, j'ai l'impression de relire, sur un palimpseste sinistre, les pages les plus sombres de l'histoire de mon pays. Je voudrais bien savoir si les juifs de France n'ont pas peur de l'islam. Moi, en tout cas, j'ai peur d'un certain islam. Mais je n'ai pas peur de le dire.

## 5. A « Charlie Hebdo », on rigolait sans arrêt

**Par Amélie Nothomb, Dernier ouvrage paru : Pétronille, 2014**

Pour trouver les mots justes, il faudrait de la distance. Je n'en ai aucune par rapport à ces événements : ni distance temporelle – ils viennent de se produire –, ni distance géographique – j'habite Paris –, ni distance humaine – je connaissais tous ceux de *Charlie Hebdo* qui sont morts. L'été 2007, j'ai été feuilletoniste à *Charlie Hebdo*. C'est un merveilleux souvenir. L'ambiance était bon enfant, chaleureuse, on rigolait sans arrêt. Un journal est constitué de beaucoup de gens, on n'a pas forcément des affinités avec chacun de ses membres, mais dans les locaux de *Charlie*, on ne pouvait pas rencontrer quelqu'un d'inintéressant.

C'est le journal le moins consensuel de l'univers et le moindre des paradoxes n'est pas de le voir susciter à présent le plus consensuel des soutiens. Et pourtant ce témoignage est certainement sincère, à défaut d'être cohérent.

Pour autant, le consensus est moins international qu'on ne le croit. La romancière américaine Joyce Carol Oates, au sujet des dessins de *Charlie Hebdo*, déclare qu'ils évoquent les caricatures nazies des juifs. Les bras m'en tombent.

On a retrouvé un exemplaire de mon roman *Hygiène de l'assassin* dans la planque de Coulibaly. Ceux qui verraient un buzz dans une coïncidence aussi méphitique se tromperaient grandement. Coulibaly ne savait sûrement pas lire.

## 6. Kamel Daoud : « Je veux continuer comme avant »

Chroniqueur vedette du *Quotidien d'Oran*, vivant en Algérie, Kamel Daoud est aussi l'auteur du *Minotaure 504* (Sabine Wespieser, 2011) et du roman *Meursault, contre-enquête* (Actes Sud, 2014). En tant qu'« ennemi » de l'islam et de la langue arabe, il a été l'objet d'une fatwa de mort émise le 16 décembre 2014 par un imam salafiste. Il livre son analyse des événements.

### **Avez-vous été surpris par les attentats perpétrés à Paris ?**

Honnêtement, non. L'événement est comparable à un accident dont on sait qu'il va se passer. Mais le bruit, le choc, le sang, le drame vous surprennent toujours. Le crime est devenu d'une banalité routinière. Il y a des micro-11-Septembre chaque jour, dans chaque pays, qui ne sont pas soumis au même effet de loupe médiatique. Je sais comment fonctionne l'idéologie islamiste. Ses cibles sont faciles à deviner : la liberté, la contradiction, la dissidence. On massacre par centaines, on kidnappe, on viole en Syrie, en Irak, au Nigeria. Cela atteint l'Occident, les grandes villes, les salles de rédaction. C'était absolument prévisible pour moi.

### **Vous-même, vous sentez-vous en danger depuis la fatwa émise pour « apostasie » par un imam salafiste ?**

Je n'aime pas me mettre en avant. Le rôle de martyr est un filon qui a été exploité. Je ne veux pas être y enfermé, ni par les médias ni par ceux qui veulent me tuer et me placer dans une situation de mort-vivant. Je veux continuer comme avant. J'ai peur pour mes enfants, pour ma vie. Je redoute également que les islamistes gagnent en fin de compte, et finissent par couper le monde en deux, entre nous et vous, et que je n'aie plus de place dans ce monde-là.

La plainte que j'ai déposée dès le lendemain n'a été suivie d'aucun effet. Le bonhomme est toujours en liberté. Il a même réitéré ses menaces sur des télévisions ultraconservatrices, dans des journaux. Les islamistes disposent d'un sentiment d'impunité en Algérie. L'Etat ne veut pas remettre en cause l'alliance qu'il a conclue avec eux après la guerre civile. Donc, il préfère ne pas donner suite.

### **Dans une chronique du 4 août 2013, vous pointez que l'islamophobie est bien réelle mais que l'accusation s'est aujourd'hui généralisée, au point d'être le nom moderne d'hérésie, sanctionnant ceux qui pensent différemment...**

Cette chronique, intitulée « *Vous êtes "islamophobe" : la fatwa de la nouvelle inquisition* », m'a valu beaucoup de réactions. C'est comme la politique d'Israël envers les Palestiniens. Si l'on s'y oppose, on est taxé abusivement d'antisémitisme. C'est devenu un moyen de paralyser toute voix dissidente. L'équilibre entre les deux est difficile. On vit dans un monde sans nuances.

Les écrivains ont-ils encore le pouvoir de diffuser ce sens de la nuance, de le faire connaître ?

Oui, mais à quel prix ? Combien de temps faudra-t-il attendre pour gagner ? Est-ce à l'échelle d'une vie ? D'une ou deux générations ? La justice finit toujours par triompher. Mais, dans l'histoire de l'humanité, on est obligé de reprendre le combat qu'ont mené nos aînés et leurs aînés avant eux.

L'enjeu est culturel. On ne naît pas djihadiste, on le devient, à cause de livres et d'idées. Si moi et d'autres continuons à écrire, à dessiner, à chanter, c'est pour proposer à l'enfant qui vient au monde autre chose que des idées qui tuent. En Algérie, le problème est qu'on ne dispose pas d'une idéologie alternative à l'islamisme. Si on n'est pas islamiste à 17 ans, qui est l'âge de l'absolu, qu'est-ce qu'on est ? L'islamisme vous prend totalement en charge : le corps, la sexualité, la vie, les relations aux autres. En face, il n'y a rien. C'est le désastre philosophique du monde arabe.

Je n'ai pas pu me déplacer à Marseille où l'on m'invitait à un concert. A la place, j'ai envoyé un message où je disais : il y a des gens qui se réclament d'un seul livre, moi je me réclame de la liberté des autres livres qu'ils n'ont pas lus. Tous les intégrismes, qu'ils soient religieux ou politiques, commencent par un livre : les quatre livres sacrés, *Le Petit Livre rouge*, etc. Ils prendront fin lorsqu'on écrira beaucoup plus de livres.

### **Face à la menace terroriste, le risque n'est-il pas ensuite l'autocensure ?**

Habituellement, j'écris énormément et tous les jours. Or, depuis un mois, ma spontanéité a été touchée. Je parviens difficilement à la restaurer pour deux raisons. D'abord, il y a une mécanique de peur. Ensuite, je me sens désarmé. Il me faut revoir mes mots, qu'ils soient plus justes, mes images, beaucoup plus percutantes, mon style, encore plus nécessaire. J'ai l'impression que je ne peux pas raconter la même histoire dans une forêt qui brûle que dans une forêt qui pousse. Dans des moments comme ceux-là, l'important n'est pas d'écrire un livre d'urgence mais d'écrire un livre fantastique. C'est un gros bras d'honneur à ceux qui nous empêchent de rêver.

## 7. Un mot sur la parole écrite des réseaux sociaux

**Par Jakuta Alikavazovic**, romancière française. prix Goncourt du premier roman 2007.  
Dernier ouvrage paru : *La blonde et le bunker*, 2012

En tant que citoyenne me concernent le fait politique et le corps social. En tant qu'écrivain, c'est leur langage qui m'occupe et, parfois, me préoccupe. Un mot sur la parole écrite des réseaux sociaux, qui ont connu une effervescence exceptionnelle. Tout a été dit et son contraire : s'y sont exprimées des réactions « à chaud », immédiates, affectives ; puis, au fil des heures, des précisions, des restrictions, sortes de pensées après-coup, fragmentations volontaires ou involontaires d'une émotion première où l'individuel et le collectif coïncidaient dans la sidération. Tout le monde était Charlie. Quelques heures plus tard, des voix s'élevaient : Faut-il être Charlie ? Et, au fait, qu'est Charlie ? Tout ceci est dans la nature même de l'émotion. Elle est fluctuante. Elle évolue et, dans le meilleur des cas, crée en se résorbant un espace propre à la pensée.

L'émotion et la réflexion sont deux formes de connaissance du monde. La distinction entre la parole et l'écrit marquait le territoire de chacune. La parole écrite tend à les effondrer l'une dans l'autre. A mon sens, ni l'émotion ni la réflexion n'y gagnent. On sait les dangers des espaces publics qui, sous le coup de la panique, peuvent se refermer comme un piège. Ce danger existe aussi dans la sphère numérique, dans notre espace collectif de l'écrit. Ecrire « sur Internet » n'est pas parler. Ce n'est pas non plus, contrairement aux apparences, écrire sur de l'eau. En tant qu'écrivain, c'est ce sur quoi j'insiste : soyons responsables jusque dans notre désarroi, jusque dans notre besoin de réconfort. Il me paraît crucial que l'écrit puisse demeurer cet endroit où l'on a toute latitude de peser ses mots. Où chacun est libre de se poser la question de l'utilité collective de son expression personnelle.

## 8. Nous étions des millions, la tête haute

**Par Sabri Louatah, Ecrivain français né à Saint-Étienne de parents kabyle.  
Dernier ouvrage paru : Les sauvages, 2012-2014 (4 tomes)**

Dimanche 11 janvier, j'ai chanté *La Marseillaise*, j'ai applaudi la police républicaine, j'ai dit « *Je suis David* », « *Je suis Ahmed* », j'ai même dit « *Je suis Charlie* » alors que je ne l'avais jamais acheté ni même entrouvert – pas ma génération, pas mon humour, mais enfin peu importe, je passe la moitié de ma vie consciente un stylo à la main, je me suis donc naturellement mêlé au peuple de Paris où j'étais de passage, et j'en suis fier. J'en suis fier parce que j'ai commencé par avoir honte. Les hommes surarmés qui ont fait irruption dans cette salle de rédaction étaient nés dans le même pays que moi, ils avaient mon âge et des prénoms semblables au mien. Avant la marche, sur le boulevard Sébastopol, un adolescent a surgi d'un restaurant de kebab comme un diable de sa boîte, il a hurlé dans notre direction : « *J'suis pas Charlie, j'suis Kouachi !* » Il me ressemblait, ce petit con, il s'appelait peut-être Sabri ; et alors ? Je n'avais pas à me désolidariser de lui et de son ressentiment : moi j'étais Charlie, Ahmed, David, la police, un simple +1 dans la foule grave et digne, une feuille supplémentaire dans le gros chou-fleur de la réconciliation nationale. Comme en 1998 ? La « *France black-blanc-beur* » ? J'espère que non. J'avais 14 ans, j'entendais pour la première fois cet horrible mot de *beur*... Les mauvais mots commencent par sonner faux, jusqu'à ce qu'ils émettent des ultrasons stridents. Il faut trouver les bons mots, c'est difficile, j'en sais quelque chose.

Ces dernières années, j'ai écrit un roman en quatre tomes, dont les trois premiers ont paru – impossible de terminer le quatrième, pollué par le climat d'apocalypse. C'est un thriller politique, une saga familiale, un conte de fées qui raconte l'élection en France d'un président arabe, musulman, laïc, mélomane, formé dans nos meilleures écoles, un homme juste aux idées généreuses, qui se fait tirer dessus par un gamin qui pourrait très bien être le diabolin du kebab. Le président élu sombre dans le coma, en émerge diminué, affaibli, il y a des rebondissements, et à la fin, Chaouch – c'est le nom de mon Obama français – prononce un discours courageux, fédérateur et progressiste, et voilà, « *die Strahlen der Sonne vertreiben die Nacht* », les rayons du soleil bannissent la nuit, comme dans *La Flûte enchantée*. Je n'ai jamais réussi à écrire la première ligne de ce discours. Et mercredi 7 janvier, j'ai eu tellement honte. L'horreur terroriste, pour de vrai. Et moi qui avais fait joujou avec mes tanks fictifs de la BRI, imaginé des guerres fictives entre les services antiterroristes... Et puis franchement, un président arabe élu à 53 %... A quoi bon la fiction ? Dans la réalité, le démon identitaire était entré dans nos corps de pourceaux, et comme dans l'évangile de Luc, nous nous jetions l'un après l'autre du haut de la falaise. Il y a environ un an et demi, j'ai personnellement baissé les bras. Je me suis senti FSNA, Français de souche nord-africaine, impuissant face à la ségrégation pernicieuse que je voyais s'opérer à l'ombre de nos vieux principes fanés. Une France balkanisée, chacun ne s'adressant plus qu'à ses pairs. Il était hors de question que mes futurs enfants grandissent dans un pays où ils seraient des arrière-petits-fils d'immigrés algériens enjoins eux aussi de s'intégrer. Je n'en pouvais plus des regards méfiants sur ma barbe, des blagues racistes qu'il fallait encaisser avec le sourire en sus des seaux de merde versés journellement sur nos têtes frisées par les marquis de l'anti-racisme. Je me suis souvenu qu'il y avait d'autres polygones dans le vaste univers que celui accusant l'envergure du pays de Voltaire et de Brice Hortefeux. Je suis parti. Je reviens pour les fêtes. Et c'est bizarre, mais depuis dimanche, je sais au moins que je vais réussir à finir mon bouquin, parce que, trois jours après le premier coup de feu, nous étions des millions, la tête haute, convaincus d'avoir depuis longtemps renoncé à vivre ensemble, mais aussi conscients de n'avoir pas d'autre choix, dorénavant, que de nous efforcer d'y remédier. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de cette marche, mais je veux dire merci à mon pays natal, merci de s'être réveillé.

## 9. Leurs méchants à eux

**Par Lydie Salvayre, écrivaine française, fille de réfugiés espagnols. Dernier ouvrage paru : Pas pleurer, prix Goncourt 2014**

Pardon, mais je ne parviens pas à partager les grands sentiments du moment, ni l'illusion heureuse que les choses, désormais, ne seront plus jamais comme avant.

C'est mon expérience de pédopsychiatre dans un dispensaire de banlieue qui m'amène à écrire, non sans réticence, ce qui va suivre : dans les années 2008-2009, certains des enfants que je suivais se mirent à dire, naïvement et comme une chose allant de soi, qu'ils détestaient juifs et mécréants : leurs méchants à eux, les méchants de leur histoire.

Comment ces enfants, encore ignorants des passions politiques, en étaient venus là ? Que signifiait leur détestation ? Comment la penser ? Comment la comprendre ? De quel air empoisonné se nourrissait-elle ? Et pourquoi, de l'autre côté du périph, les gens de bien, innombrables si l'on en croit les chiffres de la manif du 11 janvier, s'intéressaient si peu à ce qui l'engendrait, en prenaient si peu la mesure, ou la traitaient avec cette indulgence qui est l'autre nom du j'en-ai-rien-à-foutre ?

Je crus comprendre, depuis, ceci : ces enfants, pour qui l'idée de se rendre à Paris était une affaire compliquée et presque insurmontable tant ils se sentaient loin de ce que Paris représentait, ces enfants aux yeux desquels les valeurs de la France ne signifiaient strictement rien puisque du haut de leurs immeubles ils n'en voyaient pas la moindre mise en pratique, ces enfants qui vivaient dans la nostalgie d'un bled qu'ils ne connaissaient pas et dans l'humiliation blessante d'être tenus à l'écart de la fête, ces enfants se raccrochaient, faute de mieux, à ce qu'ils trouvaient à leur portée : des croyances communes et des haines communes en guise d'armature.

Qui donc aujourd'hui serait assez fou, assez stupide ou assez hypocrite, pour croire que ces croyances et ces haines pourraient disparaître en un instant et par la seule invocation de « Charlie », devenue magique ?

Je ne suis pas devineresse, mais je suis convaincue qu'il faudra du temps, beaucoup de temps, avant que celles-ci ne s'apaisent. Je suis convaincue que le travail pour s'en émanciper sera considérable et ne se satisfera pas d'une petite chirurgie sociale avec quelques pansements, encore moins de dispositifs de contrôle ou de milices de nettoyage comme l'Histoire en a connu, toujours prêtes à surgir. Je suis convaincue que le travail pour s'en émanciper sera, j'insiste, considérable. Pas impossible, mais considérable. Et mieux vaut le dire. Au risque de déplaire aux optimistes. Ces mêmes optimistes dont Bernanos disait qu'ils s'appliquaient à voir le monde en rose pour mieux se dispenser d'avoir pitié des hommes.

# 10. La terreur au cœur d'une famille marocaine<sub>ar</sub>

**Par Abdellah Taïa, écrivain marocain de langue française. Dernier ouvrage paru : *Infidèles* (Seuil, 2012).**

« *Personne ne sera épargné. Il faut que vous veniez tous cet été pour lui parler. Ce n'est pas une invitation. Non. C'est un ordre !* » Ma mère, femme analphabète âgée de 75 ans, s'était donnée pour mission de sauver son petit-fils qui, à 16 ans à peine, s'était transformé en monstre islamiste. Il disait : « *Ce n'est pas seulement haram [interdit, impur], comment vous vivez, c'est pire, c'est du kofr [de la mécréance]. Et moi, je ne veux pas côtoyer des mécréants... Vous avez compris ? Je dois vous sauver.* »

On avait fini par comprendre que ce n'était qu'une des missions que lui avait confiées son émire. Ce dernier avait fait du bon boulot. En l'espace d'à peine trois mois, mon neveu était quelqu'un d'autre. L'adolescent souriant était devenu un jeune homme taciturne. Il utilisait des mots d'arabe classique et citait des versets du Coran. Il voulait imposer sa loi à sa famille, à ses sœurs surtout. L'islam, c'était lui. Et même s'il avait l'air comique dans ce nouveau rôle, la terreur qu'il imposait était plus que réelle.

Au téléphone, je croyais que ma mère se moquait un peu de moi. « *Toi, l'écrivain, tu dois venir aussi. Et ramène tes livres avec toi. Cela pourrait servir.* » J'ai ri. Pas elle. J'ai failli lui rétorquer : « Mais je suis homosexuel, maman, il ne m'écouterait jamais. » Je n'ai pas osé. Ça, c'est une autre lutte à mener. Pour l'instant, l'urgence était cette bombe humaine au cœur de ma famille. Il fallait partir au Maroc, à Salé. Constaté que les descriptions qu'on m'avait faites étaient presque douces par rapport à la réalité.

Quand j'étais petit dans les années 1970 et 1980, ma famille pauvre possédait des livres, en arabe et en français. Vingt ans plus tard, il n'y a plus de livres dans les familles que mes sœurs et frères ont composées. Ma mère nous disait sans cesse : « *Lisez, lisez, lisez...* » Au Maroc, cela veut dire : « *Etudiez !* » Il n'y a que cela qui vous sauvera de la pauvreté et de l'abandon politique où nous survivons tous. C'est cette femme analphabète qui m'a fait aimer les livres. Elle comprenait que son petit-fils souffrait d'un mal plus grand que lui. Et elle ne baissait pas les bras. Elle a convoqué tout le monde. Mais que pouvait-on faire face à quelqu'un qui n'est plus lui-même ? La vérité : rien.

« *Montre-lui tes livres, vas-y !* » Je ne l'ai pas fait. Le désespoir était grand. La solution introuvable. Face à nous, un petit homme déterminé. Que lui dire ? Que nous l'aimions ? Cela ne suffisait pas. La mort était parmi nous. Concrète. Le père du neveu a crié : « *Je vais le dénoncer à la police.* » Qui était vraiment responsable de cette tragédie toujours d'actualité ? Ma famille ? L'islam ? Le roi ? Le Maroc ? L'Arabie saoudite ? Les Etats-Unis ? La France ? Moi ?

Avant de partir, infiniment triste, j'ai essayé de retrouver avec mon neveu un langage tendre, celui de sa petite enfance. Et je lui ai posé cette question : « *Te souviens-tu des Tintin que je lisais pour toi ?* » Il a répondu : « *Milou. Capitaine Haddock. Les Dupondt...* » Un espoir ?

# 11. Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme

**Par Antoine Compagnon, Professeur au Collège de France.**

**Dernier ouvrage paru : *Un été avec Montaigne*, 2013**

Depuis un moment, nous ne lisons plus beaucoup *Charlie Hebdo*, lequel tirait d'ailleurs le diable par la queue. Mais *Charlie*, après *Pilote* et *Hara Kiri*, c'était notre jeunesse. Cabu, Wolinski, quelle surprise ce fut d'apprendre leur vrai âge le jour de leur meurtre ! Nous ne les avons pas vus vieillir, car nous ne nous étions pas vus vieillir. Ils avaient l'âge de notre jeunesse.

Quelle surprise aussi de découvrir que le massacre de *Charlie Hebdo* touchait à ce point le monde entier. Car ce journal est une exception française de plus, jugée un peu partout puérile et vulgaire, voire archaïque. C'est la liberté de la presse que le monde entier est venu défendre à Paris, mais sans trop de sympathie pour cette presse-là, libre au point d'être indécente, offensante.

Non que l'obscénité ne soit pas largement répandue dans l'univers, mais la distinction du sacré et du profane semble plus étanche ailleurs qu'en France, du moins aujourd'hui, et l'on y défend plus volontiers le principe de la liberté d'expression que ses expressions les plus libérées (inconcevables sur les campus états-uniens).

Et, même en France, il y a des choses avec lesquelles on ne rigole pas (ou plus, ou de moins en moins), parce que nos parents, nos amis, nos voisins y croient, et que cela pourrait les blesser.

Les caricatures les plus injurieuses de la Révolution ne seraient pas publiées aujourd'hui.

C'est aussi pourquoi il est devenu de plus en plus difficile de faire lire Rabelais.

Dans *Gargantua*, Frère Jean se bat avec un crucifix, et Rabelais met des mots du Christ dans la bouche de ses géants et de ses ivrognes. On s'imagine qu'il blasphème, alors qu'il ridiculise les superstitieux et les crédules, non la vraie foi. Cabu, Charb maintenaient cette tradition du rire grotesque, gaulois, rabelaisien, carnavalesque, qui est l'un des traits les plus profonds de l'identité française, l'autre face inséparable de la distinction. Que vaudrait celle-ci, l'art de la cour, la préciosité, sans la grossièreté des arrière-cours et des cabinets ? Que serait Marie-Antoinette sans les poissardes ?

Il faut un peu d'intelligence pour comprendre que la caricature n'est pas foncièrement méchante et qu'elle suppose de la connivence avec ce qu'elle moque, et la connivence ne va pas sans la tolérance. C'est ce que Baudelaire avait compris lorsqu'il décrivait la plus grande époque de la caricature française, celle de Philipon, Daumier, Gavarni. Baudelaire savait que ces immenses dessinateurs gardaient de la tendresse et même de la complaisance pour ce qu'ils raillaient, comme Cabu savait qu'il y avait du Beauf en lui.

On nous parle d'un 11-Septembre français. Pourquoi pas, si cela peut nous arracher à nos ressassements déclinistes ? Mais cette comparaison permet de voiler ce qu'il y a de plus terrifiant dans les tueries des 7, 8 et 9 janvier : le fait que les meurtriers, ceux de *Charlie Hebdo* comme celui de l'Hyper Cacher, sont non pas des Saoudiens, comme l'étaient en majorité les exécutants du 11-Septembre, mais bien des jeunes Français, des concitoyens, nés ici, grandis ici, éduqués ici.

L'horreur, c'est qu'ils aient pu traverser toute leur scolarité obligatoire sans apprendre à lire, à lire les mots, à lire les images ; l'horreur, c'est que la famille, l'école et la société aient absolument échoué à les initier aux quelques valeurs qui font la culture française depuis des siècles, bien avant que l'on parle de la liberté d'expression, dès le Moyen Age et par-delà les guerres de religion : le rire et la tolérance, avec Rabelais, Montaigne, Voltaire...

## 12. Lettre à ma fille, au lendemain du 11 janvier 2015

**Par JMG Le Clézio, Prix Nobel de littérature 2008. Dernier ouvrage paru : *Tempête* 2014).**

Tu as choisi de participer à la grande manifestation contre les attentats terroristes. Je suis heureux pour toi que tu aies pu être présente dans les rangs de tous ceux qui marchaient contre le crime et contre la violence aveugle des fanatiques. J'aurais aimé être avec toi, mais j'étais loin, et pour tout dire je me sens un peu vieux pour participer à un mouvement où il y a tant de monde. Tu es revenue enthousiasmée par la sincérité et la détermination des manifestants, beaucoup de jeunes et des moins jeunes, certains familiers de *Charlie Hebdo*, d'autres qui ne le connaissaient que par ouï-dire, tous indignés par la lâcheté des attentats. Tu as été touchée par la présence très digne, en tête de cortège, des familles des victimes.

Tes parents ont tremblé pour toi, mais c'est toi qui avais raison de braver le danger

Emue d'apercevoir en passant un petit enfant d'origine africaine qui regardait du haut d'un balcon dont la rambarde était plus haute que lui. Je crois en effet que cela a été un moment fort dans l'histoire du peuple français tout entier, que certains intellectuels désabusés voudraient croire frileux et pessimiste, condamné à la soumission et à l'apathie. Je pense que cette journée aura fait reculer le spectre de la discorde qui menace notre société plurielle.

Il fallait du courage pour marcher désarmés dans les rues de Paris et d'ailleurs, car si parfaite soit l'organisation des forces de police, le risque d'un attentat était bien réel. Tes parents ont tremblé pour toi, mais c'est toi qui avais raison de braver le danger. Et puis il y a toujours quelque chose de miraculeux dans un tel moment, qui réunit tant de gens divers, venus de tous les coins du monde, peut-être justement dans le regard de cet enfant que tu as vu à son balcon, pas plus haut que la rambarde, et qui s'en souviendra toute sa vie. Cela s'est passé, tu en as été témoin.

Maintenant il importe de ne pas oublier. Il importe – et cela revient aux gens de ta génération, car la nôtre n'a pas su, ou n'a pas pu, empêcher les crimes racistes et les dérives sectaires – d'agir pour que le monde dans lequel tu vas continuer à vivre soit meilleur que le nôtre. C'est une entreprise très difficile, presque insurmontable. C'est une entreprise de partage et d'échange.

J'entends dire qu'il s'agit d'une guerre. Sans doute, l'esprit du mal est présent partout, et il suffit d'un peu de vent pour qu'il se propage et consume tout autour de lui. Mais c'est une autre guerre dont il sera question, tu le comprends : une guerre contre l'injustice, contre l'abandon de certains jeunes, contre l'oubli tactique dans lequel on tient une partie de la population (en France, mais aussi dans le monde), en ne partageant pas avec elle les bienfaits de la culture et les chances de la réussite sociale.

Le premier souffle de vengeance qui passe les a embrasés, et ils ont pris pour de la religion ce qui n'était que de l'aliénation

Trois assassins, nés et grandis en France, ont horrifié le monde par la barbarie de leur crime. Mais ils ne sont pas des barbares. Ils sont tels qu'on peut en croiser tous les jours, à chaque instant, au lycée, dans le métro, dans la vie quotidienne. A un certain point de leur vie, ils ont basculé dans la délinquance, parce qu'ils ont eu de mauvaises fréquentations, parce qu'ils ont été mis en échec à l'école, parce que la vie autour d'eux ne leur offrait rien qu'un monde fermé où ils n'avaient pas leur place, croyaient-ils. A un certain point, ils n'ont plus été maîtres de leur destin. Le premier souffle de vengeance qui passe les a embrasés, et ils ont pris pour de la religion ce qui n'était que de l'aliénation.

C'est cette descente aux enfers qu'il faut arrêter, sinon cette marche collective ne sera qu'un moment, ne changera rien. Rien ne se fera sans la participation de tous. Il faut briser les ghettos, ouvrir les portes, donner à chaque habitant de ce pays sa chance, entendre sa voix, apprendre de lui autant qu'il apprend des autres. Il faut cesser de laisser se construire une étrangeté à l'intérieur de la nation. Il faut remédier à la misère des esprits pour guérir la maladie qui ronge les bases de notre société démocratique.

Je pense que c'est ce sentiment qui a dû te frapper, quand tu marchais au milieu de cette immense foule. - Pendant cet instant miraculeux, les barrières des classes et des origines, les différences des croyances, les murs séparant les êtres n'existaient plus. Il n'y avait qu'un seul peuple de France, multiple et unique, divers et battant d'un même cœur. J'espère que, de ce jour, tous ceux, toutes celles qui étaient avec toi continueront de marcher dans leur tête, dans leur esprit, et qu'après eux leurs enfants et leurs petits-enfants continueront cette marche.